

Pierre Tournade

LES LIGNES
DE MA VIE

Mémoires Vivantes

ALMA

LES LIGNES DE MA VIE ...

Les lignes de ma vie, ce sont d'abord celles fixées par le destin, celles que certains lisent dans la main.

C'est aussi la ligne droite de la morale que mes parents m'ont transmise, que je me suis efforcé de respecter et qui, je l'espère, sera toujours suivie par mes descendants.

C'est la première ligne des combats de la guerre de 1940, celle où j'ai reçu les blessures qui ont marqué mon corps et forcé ma vie.

Ce sont, plus légèrement, les lignes de pêche que j'ai pu laisser traîner derrière mon bateau pour attraper quelques poissons lors de ces sorties en mer que j'appréciais tant. Ou les lignes aériennes transcontinentales sur lesquelles mon goût des voyages m'a entraîné à l'âge de la retraite.

Ce sont enfin ces lignes, simples et modestes, à travers lesquelles je présente, alors qu'arrive l'année de mes quatre-vingts ans, quelques souvenirs à de bienveillants lecteurs.

Ces lignes je les dédie à mes sept enfants, à mes petits-enfants, à mes arrière-petits-enfants, et à tous ceux qui suivront, pour leur dire mon affection et pour qu'ils se souviennent de ceux qui furent avant eux. Car c'est par la mémoire que se forge l'expérience et donc le progrès. Et c'est par la mémoire que se forment les racines de l'homme. Ces racines qui aident parfois à tenir debout dans les coups de vent de la vie.

*Pierre Tournade.
Rueil-Malmaison, décembre 1997.*

V

En m'engageant, mon projet était de préparer l'école de Saint Maixent, qui conduisait, comme Saint Cyr mais par la voie intérieure, aux grades d'officier de l'armée de terre.

Mais en 1938, en Europe et dans le monde, la tension monta d'un cran. L'Allemagne annexait l'Autriche ; La France et la Grande-Bretagne concédaient à Hitler, lors des tristement fameux accords de Munich, toute liberté d'agir en Tchécoslovaquie ; et le gouvernement français décrétait le rappel des réservistes de l'armée. Mon régiment fut placé en état d'alerte et envoyé dans les Alpes, à la frontière avec l'Italie qui, sous la conduite de Mussolini, s'agitait elle aussi. Il me fallait suivre mon unité. Ma préparation au métier d'officier fut remise à plus tard.

Une année et demi se passa ainsi, presque de routine militaire, à veiller dans les hauts massifs alpins aux possibles agissements des voisins italiens, à guetter à la binoculaire l'activité de leurs troupes.

Ma section d'éclaireurs-skieurs était, en alternance avec d'autres, postée sur la frontière, vers le col du Mont-Cenis, à 3.000 mètres d'altitude. On était dans la neige à peu près toute l'année et c'est par des tranchées

creusées dans des névés que l'on circulait à l'intérieur de notre système de postes et de blockhaus. Notre ravitaillement était acheminé à dos d'homme depuis Lens-lebourg, dans la vallée.

Je me formai au métier des armes. Il me convenait bien. En mai et juin 1938, j'avais été nommé caporal puis caporal-chef. Le 1er juin 1939, en étant promu au grade de sergent, je devenais sous-officier. J'étais parfaitement à l'aise dans ce rôle et dans ces responsabilités. Jeune adulte, je confirmais simplement, d'une manière logique, mon appartenance à un monde, l'armée, dans lequel j'avais toujours vécu et dans lequel je croyais vivre toute ma vie.

En juillet 1939, on m'accorda une permission. Je me précipitai à Oléron. Un jour -c'était le 17 ou 18 juillet-, je partis en mer sur mon canoë, comme j'aimais souvent le faire. J'étais avec un camarade qui devint polytechnicien mais qui n'était pas très bon nageur. Sous un coup de vent soudain, le canoë chavira. On se retrouva à l'eau.

Nous étions à plus de deux kilomètres au large de la grande plage, sur la côte nord. Nous nous mîmes à nager en direction de la terre ferme. Mais c'était grande marée descendante dans le pertuis d'Antioche, entre Ré et Oléron. Le courant était fort et nous entraîna à l'ouest, au delà de Chassiron, vers l'océan. Je rassemblai toute mon énergie pour me diriger vers l'île en tirant mon camarade accroché à mes épaules. Je n'avais plus qu'une obsession : ne pas me laisser dériver et atteindre la côte.

Par chance, j'étais bon nageur, bien entraîné à la nage de fond et physiquement en forme. Après plus de quatre heures d'efforts, je réussis enfin à toucher terre, dans des rochers, près de Chassiron. Il devait être neuf heures du soir. Nous avions parcouru plus de quatre kilomètres en mer.

Nous avions pied mais mon ami faillit encore couler. En arrivant et en se redressant, il perdit connaissance et s'écroula dans l'eau. Je le rattrapai in extremis par les cheveux et lui fis reprendre ses esprits. Nous n'étions pas cependant au bout de nos peines. Pour rejoindre le chemin le plus proche et le phare, qui brillait dans la nuit tombante, nous étions obligés de traverser des champs de blé fraîchement moissonnés. Nos chaussures étaient restées sur la plage, nous étions pieds nus. En arrivant à Chassiron, nos pieds étaient en sang, écorchés et taillés par les chaumes coupants.

Ma mère fut heureuse de me revoir. Elle commençait à me croire perdu. J'imagine que les parents de mon ami furent contents, eux aussi, de le retrouver sain et sauf. Je ne reçus jamais le moindre mot de remerciement de leur part. Mais une autre reconnaissance, que je n'attendais pas, me vint de la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés. Le 20 mai 1941, celle-ci me décerna sa médaille d'argent.

Le canoë fut repêché plus tard, au large, par un chalutier qui le rapporta à son port de La Rochelle. Ma mère régla tous les frais. Pour me remettre de cette aventure, il me fallut rester deux jours au lit. Le troisième jour, j'étais appelé à rejoindre mon unité. Ma permission était prématurément interrompue. La guerre approchait.

En mars de cette année 1939, Hitler avait occupé la Bohême, et Mussolini l'Albanie. En mai, ils avaient signé entre eux le "pacte d'acier", par lequel ils prévoyaient de se prêter une mutuelle assistance pour acquiescer "l'espace vital nécessaire" à leurs peuples. En août, l'URSS de Staline passait à son tour un accord de "non-intervention" réciproque avec l'Allemagne, avec des clauses secrètes sur le partage de la Pologne. Le 1er septembre, le gouvernement français, dirigé par Edouard Daladier, décrétait la mobilisation générale. Le 2, Hitler envahissait la Pologne. Le 3 septembre 1939, l'Angleterre et la France déclaraient la guerre à l'Allemagne. C'était le début de la deuxième guerre mondiale qui, plus encore que la première, allait embraser la planète toute entière.

Mais on s'installa d'abord dans ce qu'on a appelé "la drôle de guerre". On était en guerre mais on ne se faisait pas la guerre. La France tenta une timide offensive en Sarre mais elle replia ses troupes aussitôt. L'armée française, à l'abri de la ligne Maginot, et l'armée allemande s'installèrent l'une en face de l'autre, de chaque côté de la frontière commune aux deux pays, fourbissant leurs plans et leurs armes et se livrant de temps en temps à quelques escarmouches.

Au moment de la déclaration de guerre, mon unité se trouvait toujours à son poste près du Mont Cenis. Mais en novembre, l'Italie étant restée neutre et ne bougeant pas, on nous regroupa, avec d'autres unités, à Chamoux, dans la vallée, entre Chambéry et Grenoble. Et de là on nous mena au nord de l'Alsace pour occuper, sur la frontière allemande, quelques avant-postes de la ligne Maginot.

Je pus à ce moment là rencontrer mon frère aîné, Fernand, qui lui aussi était militaire. Il avait alors vingt six ans et, depuis trois ans, était déjà marié avec la charmanche et gentille Françoise Poivilliers. Il avait fait Saint Cyr et était devenu officier. Son régiment, le 32e d'infanterie, était en ligne pas très loin du mien, vers Bitch.

Ma section prit position dans un poste avancé, le P.A 445, qui se trouvait dans la forêt de Lembach, une zone dont on ne savait plus si elle était en France ou en Allemagne. A la lunette, on voyait parfaitement les soldats allemands.

Il fit grand froid cet hiver là dans les Vosges du nord. On était obligé de débiter la viande que l'on mangeait avec une scie à couper le bois : elle était entièrement congelée. Mais les rigueurs de ce séjour furent heureusement adoucies par les talents culinaires d'un alpin de ma section, Frasson, qui avait été cuisinier dans le civil. Il n'avait pas son pareil pour se débrouiller avec les moyens du bord et pouvait nous accommoder des plats délicieux avec du gibier qu'il avait chassé dans les forêts avoisinantes. La gamelle ordinaire en était grandement améliorée.

C'est au cours de cet hiver que je reçus mon baptême du feu, le 11 novembre 1939. ~~à l'abri~~

Quelques semaines plus tard, un matin, je fus chargé de conduire un convoi de ravitaillement de notre poste à un autre poste avancé. Celui-ci était difficile d'accès et il fallait transporter les chargements à dos de mulet. Je partis donc, dans une neige épaisse, avec une vingtaine de bêtes, leurs muletiers et une dizaine d'hommes pour l'escorte de protection. A l'aller, tout

se passa bien. Ma petite troupe arriva sans encombrés à destination et l'on put décharger les mulets.

Nous repartîmes vers notre poste. Nous longions un bois de sapins quand soudain des grenades explosèrent autour de nous. Les Allemands nous avaient tendu une embuscade. Je me précipitai sur mon arme et, à l'abri des arbres, mes tireurs et moi nous ripostâmes immédiatement, leur coupant leur route. Nos adversaires n'insistèrent pas et décrochèrent aussitôt. Par bonheur aucun de mes hommes n'avait été touché. Un mulet avait été tué, quelques autres blessés, dont un juste devant moi.

Nous reprîmes notre progression. Je ressentais une légère douleur au mollet gauche. Je pensais avoir marché sur une branche qui avait dû me frapper la jambe violemment. Et le sang que je remarquai sur le chemin, je croyais que c'était celui des bêtes blessées. En arrivant au poste, je constatai qu'une de mes bottes était trempée. Je croyais qu'elle était pleine de neige fondue. Je la retirai... elle était remplie de sang. J'avais été touché par un éclat de grenade mais je ne m'en étais pas rendu compte. Le froid intense avait anesthésié ma blessure. Le mulet blessé, qui se trouvait entre la grenade et moi, m'avait, lui, sauvé la vie. C'était le 5 janvier 1940.

On m'évacua sur un hôpital de campagne, à Ingwiller. Il y avait peu de blessés dans cette " drôle de guerre " sans grands combats ; et mes voisins de chambre étaient surtout des accidentés de la route que le verglas avait envoyés dans le fossé. On me soigna, puis on m'accorda une permission de convalescence.

Je me rendis à Oléron où, depuis le début de la guerre, ma mère s'était installée avec mes deux jeunes sœurs. Après avoir repris quelques forces, je rejoignis l'Alsace, mon régiment et le front. Je me retrouvai cette fois à Tannenbrück, à l'ouest de l'endroit où j'avais été blessé, en position dans un petit blockhaus. Je me souviens que pas très loin, dans un pré, reposait la carcasse d'un avion allemand abattu, un *Messerschmidt*.

Le 26 janvier, je fus cité à l'ordre de la division et, lors d'une prise d'armes à Goersdorf, un village à l'arrière du front, décoré de la Croix de Guerre par le général Lestien, commandant de la 2⁸e division alpine.

Mon frère Fernand, qui ne l'avait pas encore obtenue, me manifesta de ce jour davantage de considération. Il abandonna désormais le comportement de supériorité et d'autorité qu'il avait toujours eu tendance à montrer envers moi au cours de mon enfance et de mon adolescence.

Ma mère et mes deux sœurs assistaient à la cérémonie. Elles étaient alors de passage en Alsace, à Saverne, où mon père avait été affecté peu de temps avant la guerre pour remplir, sans en avoir encore le grade, des fonctions de général et commander toute l'infanterie d'une division. Ma mère était venue d'Oléron pour organiser le déménagement d'une maison qu'elle n'avait occupée que quelques semaines, ayant été obligée de quitter Saverne après la déclaration de la guerre.

En avril, mon régiment, qui occupait des positions de première ligne depuis le mois de novembre précédent, fut mis au repos et cantonné dans le Jura, entre Dôle et Arbois.

Début mai, j'eus droit à une nouvelle permission. A leur invitation, je décidai d'aller me réchauffer au soleil de la Côte d'Azur chez des cousines de ma mère, mes tantes Michodet et Delmas, propriétaires à Juan-les-Pins des *Galleries de la pinède*, une florissante boutique de "nouveautés", comme on disait alors pour désigner les magasins qui vendaient des vêtements, des accessoires de mode, des chaussures et des colifichets.

Ce matin du 10 mai 1940, il faisait très beau temps sur toute la France. Du côté des frontières et de la "guerre", tout semblait calme. J'étais toujours à me détendre sous le ciel bleu du Midi, les pieds dans l'eau calme de la Méditerranée et la tête à l'ombre des pins parasols, quand j'appris, comme tous les Français stupéfaits - y compris la plupart des responsables de notre armée -, que les Allemands venaient de déclencher de violentes offensives en Hollande, au nord de la Belgique et, déjouant les prévisions, dans les Ardennes, en direction de la Meuse.

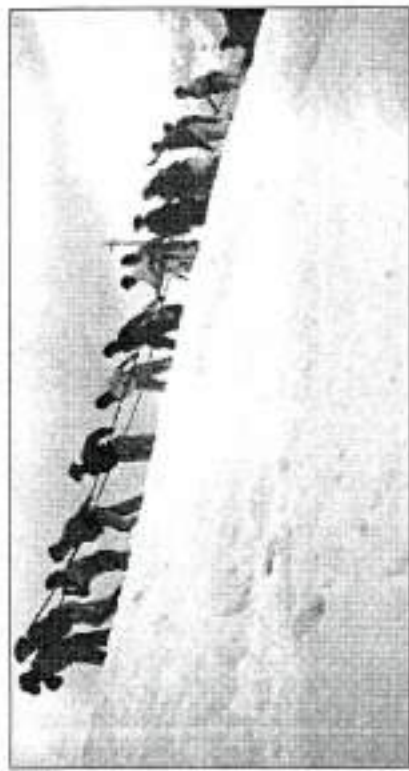
Je pris le premier train, pour rejoindre immédiatement mon régiment. Les wagons étaient bondés de soldats. Les stratèges de l'Etat-Major ne prévoyant aucune attaque allemande avant longtemps, on avait, en ce doux printemps, généreusement accordé de nombreuses permissions. On dit qu'environ 15% des effectifs de l'armée française se trouvaient ce 10 mai hors de leur unité. Comme moi, des dizaines de milliers d'hommes regagnaient donc dare-dare leur cantonnement. La "drôle de guerre" était finie.



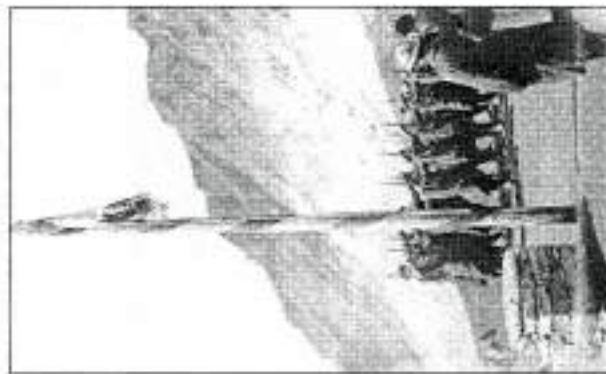
Mon père dans son bureau de colonel, à Thionville, le jour de mon engagement dans l'armée.



En chasseur alpin. A l'entraînement à l'école de ski (janvier 1938), et en patrouille aux environs du poste de Sollières (juillet 1939, photo du bas).



*Poste de Sollières, dans les Alpes.
Montée du ravitaillement sur traîneau, août 1939.
Salut aux couleurs, le 1^{er} septembre 1939.*





En patrouille sur le front d'Alsace. Février 1940.



*Avec ma mère, à Goersdorf, en Alsace, février 1940.
Le G^d Lestien vient de me remettre la Croix de Guerre.*

VI

Les permissionnaires rentrés, notre régiment fut embarqué dans un train le 13 ou le 14 mai, pour une destination inconnue de la troupe. Nous savions juste que nous allions vers le nord.

Notre cheminement fut assez lent. Alors que nous contournions Paris, un train nous dépassa, qui transportait les chars de la 4^e division cuirassée que l'on venait de confier au colonel de Gaulle.

Nous nous apprêtions à débarquer à Soissons quand notre convoi fut bloqué sur la voie ferrée par l'effondrement d'un tunnel que venaient de bombarder des avions allemands. Nous sautâmes aussitôt du train pour nous mettre à l'abri d'une forêt voisine. Soudain des *stukas*, dans un terrible vacarme de sirènes, de balles et de bombes, piquèrent sur les wagons qui continuaient de déverser des hommes et des mulets. On releva une quinzaine de morts et une trentaine de bêtes abattues. En cet après-midi ensoleillé de mai, la guerre, pour nous, prenait cette fois son vrai visage.

Il fallait poursuivre notre chemin à pied. Mais les routes alentour, défoncées par les bombardements ou encombrées de civils qui fuyaient devant l'avance allemande, étaient impraticables. Après un bref repos, nous

voilà donc partis à crapahuter des heures durant, lourdement chargés, à travers champs, prés et forêts. Il était minuit, ce 17 mai 1940, quand on put enfin s'arrêter. Nous étions sur les bords de l'Aisne. C'est là qu'on nous apprit la catastrophe de Sedan et la percée foudroyante des divisions blindées allemandes.

Les 13 et 14 mai 1940, les chars des *panzerdivisionen* de von Kleist et Guderian avaient débouché des Ardennes, traversé la Meuse et atteint Sedan. Les maigres troupes françaises qui gardaient cet endroit réputé inaccessible avaient été pulvérisées.

Le 18 mai, vers midi, on nous demanda de nous porter en avant et de prendre position sur le plateau du Chemin des Dames et aux abords du canal de l'Ailette, au nord de l'Aisne, en face de Laon. Nous y arrivâmes à la nuit, épuisés. Mon bataillon fut placé en deuxième ligne sur ce plateau magnifique mais rendu tristement célèbre par la guerre précédente. La première ligne se trouvait en contrebas, sur la rive même du canal.

Le lendemain matin, ce que nous découvrîmes dans notre longue vue nous stupéfia et nous consterna : le drapeau allemand flottait sur le clocher de la cathédrale de Laon ! On ne croyait pas les Allemands si près.

Mais on n'eut pas le temps de trop s'interroger. Vers 16 heures ce jour là, les bataillons de la première ligne furent attaqués par la *Wehrmacht*. Notre artillerie, située à un kilomètre derrière nous, répliqua. C'était la première fois que j'entendais des obus français siffler au dessus de moi. La 2^e division alpine, à laquelle

appartenait mon régiment, était une unité d'active, solide et aguerrie. Elle sut contenir l'attaque des fantassins allemands, qui ne s'attendaient pas à une pareille résistance. Jusque là, ils avaient avancé l'arme à la bretelle derrière leurs chars dévastateurs et conquérants.

Cet engagement ne dura pas. Notre division, qui devait défendre l'Aisne et la route du sud, était pour l'heure épargnée. Hitler et ses généraux avaient dans l'immédiat d'autres objectifs.

Au lieu de continuer vers le sud et vers Paris, les troupes allemandes foncèrent en effet vers l'ouest, en direction de la Somme et de la Manche, pour prendre à revers et isoler les importantes forces françaises et anglaises amassées, à tort, au nord du pays, notamment à Dunkerque. Le 20 mai, malgré quelques belles actions, comme celle menée à Montcornet par la division cuirassée de De Gaulle, malgré ici et là de nombreux actes de courage ou d'héroïsme, une grande partie de l'armée française était déjà défaite.

Mon régiment était toujours en position sur le Chemin des Dames et devant le canal de l'Ailette. Il ne se passait rien. La seule activité de mon bataillon, qui était resté en deuxième ligne, était de tirer sur un petit avion de reconnaissance allemand qui nous survolait de temps en temps en montrant une totale indifférence à nos balles. On apprit plus tard qu'il était blindé.

Le 30 ou le 31 mai, mon bataillon releva, de nuit, le bataillon qui occupait la première ligne dans les bois qui bordaient le canal de l'Ailette. Nous étions à l'abri d'un talus qui longeait le canal. Les Allemands étaient tout près, sur l'autre rive. On les entendait parler.

Le poste dont j'avais la responsabilité était à l'extrémité ouest des positions tenues, face au nord, par mon régiment. Dès que nous fûmes installés, je partis en reconnaissance sur notre gauche, plus à l'ouest. A 300 mètres environ, je tombai sur l'avant-poste d'un autre régiment de ma division. Nous décidâmes de nous rendre des visites quotidiennes. Le front était calme.

C'est le 5 juin 1940 que la *Wehrmacht* déclencha la seconde phase du plan de son stratège Von Manstein : la percée des fronts de la Somme et de l'Aisne pour l'offensive finale vers Paris et le centre de la France.

A quatre heures du matin, ce jour là, l'artillerie allemande fit soudain pleuvoir sur nos troupes un terrible déluge d'obus qui s'abattit derrière les premières lignes, sur le plateau du Chemin des Dames. Le bombardement dura six heures.

Vers midi, j'entendis monter plus loin à l'ouest un grondement sourd et continu. Je m'inquiétai de ne pas avoir la visite de nos camarades du régiment voisin. Je partis en patrouille de ce côté. Ils n'étaient plus là ! Je revins, sur le qui-vive.

Au début de l'après-midi, un de mes "alpins", notre cuisinier Frasson, qui se tenait sur nos arrières, m'amena tout à coup un soldat allemand qu'il venait de faire prisonnier. Le *Feldgrau* avait si peur que la sueur ne gouttait pas mais coulait littéralement de son menton. Je n'avais jamais vu cela. Cependant, l'angoisse ne lui avait pas coupé l'appétit. Il nous demanda s'il pouvait manger. On posa devant lui les restes de notre "plat de campement" : deux kilos de macaronis et trois beefsteaks froids. Il se jeta sur la gamelle et engloutit le tout en un rien de temps.

Pendant qu'il dévorait, j'interrogeais le prisonnier. Il confirma ce que je pressentais : la *Wehrmacht* avait percé à l'ouest, et le grondement que j'avais entendu était celui des chenilles d'une division blindée allemande qui avait franchi le canal de l'Ailette sur une écluse aménagée pour le passage des chars. L'Allemand nous dit qu'il avait perdu ses camarades dans la forêt qui s'étendait de ce côté-là. Enfin il nous donna des détails sur la percée de Sedan et l'avance foudroyante des *Panzerdivisionen*. Il termina en déclarant : "Vous êtes fichus !".

Je pris aussitôt des mesures pour modifier mon dispositif, tourné uniquement vers le canal, et pour nous protéger sur notre gauche, du côté de la forêt. Puis je demandai à Gutleber, l'alpin alsacien qui m'avait servi d'interprète, de convoier le prisonnier vers le P.C. de la compagnie, situé à 300 mètres sur notre droite.

Gutleber venait juste de rentrer dans notre tranchée quand les Allemands nous attaquèrent, sur l'arrière. Il était environ trois heures de l'après-midi et il faisait un temps magnifique.

Je les entendis avant de les voir. Je pris aussitôt un fusil-mitrailleur et, à découvert, je m'allongeai à côté de l'arme, pour tirer. Je n'en eus pas le temps. Les Allemands avaient lancé une grenade. Elle explosa à un mètre de moi.

Je fus projeté en arrière et me retrouvai au fond de la tranchée, deux mètres plus bas. Je sentis du sang couler sur mon visage. Ma vue était brouillée. J'étais touché à la tête. Mais la crosse en bois du fusil-mitrailleur, contre laquelle, pour viser, j'avais appuyé ma joue, m'avait en partie protégé et sûrement sauvé la vie.

Il me restait quelques forces. Je demandai à Gutleber de me passer des grenades. J'en dégoupillai une, avec peine. J'allais la lancer ... Impossible ! Ma main ne répondait plus. Mon poignet était cassé ! Je passai l'engin à Gutleber qui eut juste le temps de le jeter au loin avant de détalier dans la tranchée en me criant : " Attention, elle fuse ! ". Il avait vu une nouvelle grenade allemande arriver vers nous. Mais j'étais trop gêné par mes blessures pour avoir le temps de réagir. La grenade tomba tout près de moi et explosa derrière mon talon gauche.

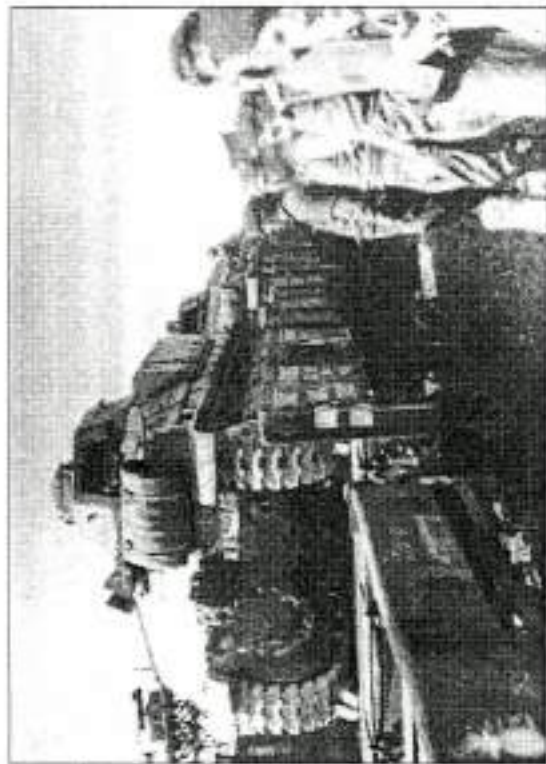
Des éclats me criblèrent les deux jambes, de bas en haut. Je m'écroulai. J'eus le sentiment que c'était grave. Ma jambe droite pissait le sang. L'artère fémorale était ouverte ! J'avais l'impression de me vider, je sentais mes forces me quitter. Je ramassai le premier gros caillou — il était de la taille d'un citron — qui me tombait sous la main et l'appliquai, plein de boue et de sang, sur la plaie, pour tenter d'arrêter l'hémorragie. Ce pansement de fortune fit heureusement son effet. Il devait être quatre ou cinq heures de l'après-midi, ce 5 juin 1940.

J'envoyai un homme prévenir le P.C. de la compagnie que nous étions attaqués. On me dépêcha aussitôt en renfort une vingtaine de soldats du corps-franc du bataillon, et des brancardiers. Les Allemands n'insistèrent pas et repartirent. Les brancardiers m'emportèrent sur une civière jusqu'au P.C. Alors que je rendais compte à mon capitaine de l'engagement qui venait d'avoir lieu, nous fûmes soumis à des tirs d'obus. Tout le monde se mit à l'abri à l'intérieur du poste aménagé

sous terre. J'étais très fatigué et je me souviens avoir dit : " Laissez-moi dehors, je ne risque plus rien ". Un prêtre, allongé tout près de moi, me donna l'extrême-onction. Puis le bombardement cessa, assez vite. On pouvait maintenant m'évacuer. Je saluai mon capitaine. C'était la dernière fois que je le voyais. Il allait être tué deux jours plus tard.

On me reprit sur mon brancard et, à travers deux ou trois kilomètres de forêt, on m'achemina vers l'arrière, en haut du Chemin des Dames. Un poste de secours avait été installé à l'intérieur d'une champignonnière creusée dans le plateau. Faute de place au dedans, on me déposa à l'entrée. Le poste était plein à craquer de blessés de la journée. C'étaient surtout des camarades de la deuxième ligne, qui avaient subi les terribles bombardements du matin.

Un médecin vint me voir. Pendant qu'il nettoyait mes plaies et suturait l'artère ouverte, il me déclara : " Tu as de la chance de t'en sortir ! Mais tu t'es sauvé en arrêtant l'hémorragie avec le caillou ". Puis on me donna à boire. Autour de nous, les bombardements allémands avaient recommencé. Mais pour moi, la guerre était finie. Contrairement aux 120.000 soldats français tués en 1939 et surtout en 1940, dont 12.000 dans les combats auxquels participa ma division, elle m'avait laissé la vie sauve. Je devais m'occuper désormais de combattre les multiples blessures qu'elle m'avait infligées, d'abord en Alsace puis, par deux fois consécutives, sur les bords de l'Ailette, en bas du plateau du Chemin des Dames, tout près de Craonelle où mon père avait été blessé en 1918.



Mai 1940. Les chars de De Gaulle.



Mai 1940. Dans mon trou au Chemin des Dames.



*5 juin 1940, sur le canal de l'Ailette.
L'alpin Frasson avec le soldat allemand qu'il vient
de faire prisonnier.*



*5 juin 1940, environ 18 heures.
On vient de me déposer au poste de secours
du Chemin des Dames.*

VII

La nuit finit par tomber sur cette triste journée du 5 juin 1940. On profita de l'obscurité pour transporter les blessés au poste de secours du régiment, à l'arrière du Chemin des Dames, dans le village d'Ostel, près de l'endroit où se trouvait notre artillerie. Comme on m'avait laissé à l'entrée du poste d'urgence, j'eus la chance d'être évacué parmi les premiers. Cette circonstance m'a peut-être aussi sauvé la vie, car peu après, devant la défense acharnée de mon régiment et de la 2⁸e division alpine, les bombardements allemands redoublèrent d'intensité.

La *Wehrmacht* ne parvint d'ailleurs pas à passer le Chemin des Dames. Elle dut le contourner. Les témoignages laissés par les soldats allemands de la 50^e division, notamment ceux du 56^e régiment d'infanterie, d'Ulm, sont éloquents. Ils parlent de leur " amère surprise d'être tombés sur le 99^e régiment français d'infanterie alpine, qui s'avéra être plus qu'une bonne troupe, une troupe d'élite ", de la dureté des combats, de leurs pertes terribles et de leur " moral à zéro ". Et, à la fin de la guerre, le 99^e R.I.A. fut cité à l'ordre de l'armée : " Régiment d'élite qui, sous les ordres du colonel Lacaze, a eu dans toutes les situations, au cours de

la campagne de 1939/40, une attitude digne des plus belles traditions. En particulier, au cours de la bataille de juin 1940, a tenu avec la dernière énergie pendant quatre jours, malgré de très lourdes pertes et malgré la violence des attaques ennemies, les positions qui lui étaient confiées. En particulier, encerclé lorsque l'ordre de repli lui est parvenu, a su se frayer un passage puis a effectué un repli des plus difficiles dans un ordre parfait et avec un moral intact".

A Ostel, on me chargea dans un camion de déménagement transformé en ambulance géante à quinze ou seize civières. Et on roula toute la nuit. Au petit jour, on s'arrêta enfin. J'avais très soif. Je pus me désaltérer. On était près de Paris, à Villiers-sur-Marne, dans un hôpital. Un chirurgien examina mes blessures aux jambes et celles, plus graves, que j'avais à la tête, surtout à l'œil gauche, puis annonça : "A transférer à l'hôpital de Sézanne". On me remit dans une ambulance, plus petite que la précédente. J'arrivai à Sézanne au milieu de la journée du 6 juin.

Dès le lendemain, après qu'on m'ait opéré aux jambes et à l'œil, on me conduisit dans un hôpital de Troyes. De là, on m'embarqua dans un train sanitaire qui, trois jours plus tard, me déposait à Bordeaux. J'y fus encore examiné, par un médecin-général cette fois. Il m'affecta dans un hôpital militaire de la ville.

La nuit suivante, Bordeaux fut bombardée par les Allemands, qui s'approchaient à toute allure. A l'hôpital, tous ceux qui le pouvaient détaquèrent dans les caves

se mettre à l'abri. J'étais toujours très fatigué. Comme sur les bords du canal de l'Ailette, je demandai qu'on me laisse où j'étais. Par chance, l'endroit fut épargné par les bombes.

Le lendemain, je reçus la visite d'une proche relation que ma famille fréquentait en vacances à Oléron, le docteur Darron. J'avais pu le faire prévenir de ma présence à Bordeaux, où il vivait et exerçait son métier. Quelques jours plus tard, alors que les Allemands s'apprêtaient à entrer dans la ville, le bon docteur, pour m'éviter d'être fait prisonnier, eut la présence d'esprit et la générosité de me transporter chez lui et de m'y héberger. Il me soigna et me garda plusieurs semaines, le temps que je me remette un peu d'aplomb.

En France, les événements s'étaient précipités. Le 17 juin, le maréchal Pétain, le prestigieux vainqueur de la bataille de Verdun lors de la Première Guerre mondiale, tout frais nommé à la tête du gouvernement français, avait lancé un appel à cesser le combat. Malgré quelques dernières actions d'éclat, comme celle des cadets de l'école d'officiers de Saumur, la France était totalement vaincue. Le 22 juin, un armistice était signé avec l'Allemagne victorieuse et le 24 avec l'Italie de Mussolini, son alliée. Les Allemands avaient séparé notre pays en deux parties, une "zone occupée", sous leur contrôle, et une "zone non occupée", administrée par le nouvel "Etat français" institué le 10 juillet par le maréchal Pétain et installé à Vichy, sur les bords de l'Allier. Ils avaient enfin créé en zone occupée des zones "interdites", notamment en Alsace-Lorraine et sur une grande frange du littoral. Oléron était ainsi en zone interdite.

Vers la mi-juillet, je pus enfin tenir sur mes jambes. Le docteur Darron, en me fixant au bras un brassard de la Croix Rouge, réussit à me faire monter dans un train sanitaire qui emmenait en zone non-occupée les grands blessés dont les Allemands ne voulaient pas. Quelques heures plus tard, je me retrouvai au pied des Pyrénées, dans le casino de Pau qu'on avait aménagé en hôpital militaire. J'y fus mal soigné par des médecins approximatifs qui ne me firent pas la moindre radio et ne pensèrent pas à m'opérer.

Au cours de mon séjour à Pau, je pus me rendre, en septembre 40, en permission dans le Tarn, à Sorèze, un petit village de la Montagne Noire. Il y avait là une grande et très ancienne abbaye qui avait été au 18^e siècle une académie royale militaire. C'était maintenant une école tenue par des moines dominicains qui donnaient, à travers certaines valeurs, un uniforme ou des cérémonies, un caractère militaire à leur enseignement. Elle était en zone non occupée. Au moment de la défaite, l'école d'officiers de Saint-Cyr, ne voulant pas tomber aux mains des Allemands, s'y était regroupée. Mon frère Fernand, lieutenant instructeur à Saint Cyr depuis plusieurs mois et gardien du drapeau de l'école, s'y trouvait donc, avec l'étendard. Je les revis avec plaisir, lui, sa femme Française et leurs enfants.

Les médecins qui me soignaient à Pau étant incapables de faire quelque chose pour moi finirent par m'envoyer en convalescence à Juan les Pins. Je retrouvai mes tantes Michodet et Delmas qui m'accueillirent à nouveau avec leur gentillesse habituelle. Elles avaient été infirmières militaires au cours de la Première Guer-

re Mondiale et surent prendre soin de moi et de mes blessures, qui allaient tant bien que mal.

Mais subitement, le 1^{er} novembre, mon oeil gauche cessa de voir et ma tête se mit à me faire horriblement souffrir. Mes tantes m'emmenèrent aussitôt à Nice chez un médecin qui, après m'avoir examiné, me fit une piqûre de lait pour calmer l'infection et m'ordonna de partir sur le champ à Lyon consulter à l'hôpital Grange-Blanche son ancien patron, le professeur Bonnet, un des meilleurs chirurgiens de l'époque.

Je pris le train le jour même. A peine arrivé à Grange-Blanche, j'étais opéré par le professeur. Il s'occupait d'abord de mon oeil, qu'il voulait à tout prix sauver.

Des éclats de métal s'y étaient plantés. Il s'efforçait de les retirer à l'aide d'un gros électro-aimant. Ces interventions se pratiquaient sans anesthésie car je devais sans cesse bouger les yeux. J'étais ensuite mis au repos dans une chambre noire.

Je dus subir aussi d'autres opérations pour les éclats de bois projetés par la crosse de mon fusil-mitrailleur. Et encore d'autres pour mes jambes. De ce mois de novembre 1940 jusqu'au mois de mars 1941 je fus opéré une dizaine de fois.

Entre deux interventions, le professeur Bonnet m'envoyait me reposer à Juan les Pins. Mes tantes continuaient de me dorloter avec la même attention et la même patience. Et les enfants ou les petits enfants de ma tante Delmas -comme son fils Jean, qui fut avec son ami Cousteau l'un des premiers plongeurs sous-marins en France, ou ses jolies petites-filles Baboneau dont le père, officier dans la Légion Etrangère, allait être un

héros de Bir-Hakeim- m'accompagnaient dans d'agréables promenades à Monte Carlo ou au cap Martin.

C'est au cours d'un de mes séjours à l'hôpital de Grange-Blanche, le 22 janvier 1941, que le général Frère, gouverneur militaire de Lyon, vint me décorer, en même temps que quelques autres camarades, de la Médaille Militaire et d'une palme sur ma Croix de Guerre. Le 4 novembre précédent, j'avais été cité à l'ordre de l'armée : " Sous-officier d'une magnifique bravoure et d'un dévouement complet ; étant aux avant-postes dans les Vosges, a été blessé et cité pour sa belle conduite ; a fait à nouveau remarquablement son devoir sur l'Ailette ; a pris part à plusieurs reconnaissances et coups de main. A été grièvement blessé à son poste peu après le débouché de l'attaque ennemie le 5 juin 1940 ". Cette citation flatteuse me semblait trop élogieuse ; au cours des opérations auxquelles j'avais été mêlé, je n'avais jamais eu que le sentiment de faire simplement mon devoir de citoyen et de soldat.

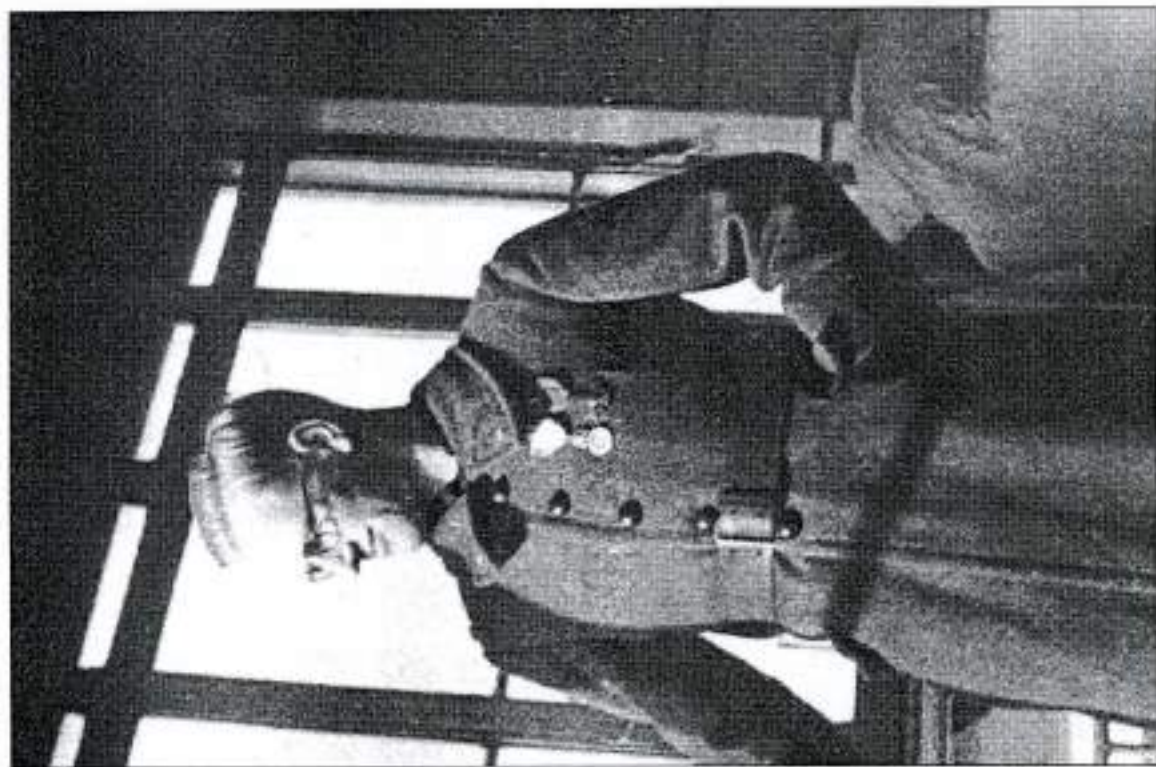
En février, je fus " proposé pour une réforme définitive ", avec attribution d'une pension. Le 15 mars 1941, j'étais " rayé des contrôles " de l'armée française, reconstituée et réduite après la défaite en " armée d'armistice ". J'étais rendu à la vie civile.



22 janvier 1941. Le Général Frère vient de me décorer de la Médaille Militaire sur mon lit de l'hôpital de Grange-Blanche à Lyon.



Pâques 1941 à Oléron. Avec ma sœur Yvonne et mes parents.



*Février 1941. A l'hôpital de Grange-Blanche, à Lyon,
lors de l'un de mes nombreux séjours.*

Cet ouvrage est édité par
Marc Maumon-Michelet

© Editions Alma
8, Vieux chemin de la Colle
06160 Juan les Pins

I.S.B.N. 2-911178-10-6

Collection Mémoires Vivantes
I.S.S.N. 1269-7672